

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 59

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur : Fin
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256837>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Prochainement, nous commencerons
la publication d'un bien joli feuilleton

L'invisible aimée

par Jean Bertot

se recommande tout particulièrement à
l'attention sympathique de nos aimables
lectrices.

La Teufelskuchi ou la Cuisine du Diable

A l'est de Soyhières, à un quart d'heure du village, s'élèvent les roches du Heidenfluh. Sur le point culminant, dominant le défilé de la Birse au Todtenweg, (balance de la mort), en face de la roche de la Hölle, (de l'enfer), on remarque un de ces rocs formant une espèce de colonne au-dessus d'un abîme. On l'appelle la roche des Payens. On croit qu'autrefois une peuplade encore payenne s'y serait réfugiée, parce que cette montagne lui offrait une défense facile. Quoiqu'il en soit, le pâturage et la forêt voisine n'étaient pas de bon renom. On craignait de laisser le bétail s'abreuver à la fontaine des Payens, et quand la nuit était venue on ne voulait point traverser ces lieux déserts.

C'est à l'extrémité de cette montagne que s'ouvre le ruz du Teufelskuchi ou la cuisine du Diable, séjour d'un cavalier mystérieux.

Rien n'égale l'étrangeté de la cuisine du Diable. Dans un des derniers cataclismes

qui ont bouleversé notre pays, la montagne du Heidenfluh a été profondément déchirée dans cet endroit. Une espèce de cirque y a été creusé, formé de hauts rochers à parois verticales dont toutes sont percées de nombreuses et profondes cavernes. Des ruisseaux bondissent d'entre ces roches déchi- quetées et se précipitent en cascades mugissantes vers la Birse. Le bruit de ces eaux tumultueuses se mêle aux rugissements des vents qui s'engouffrent dans cette impasse et y produisent un vacarme étourdissant qui ébranle le sol.

Si le soir on s'aventure dans l'étroit sentier qui parcourt ce cirque et qui se termine par une échelle, pour escalader la dernière paroi du rocher, on entend des bruits étranges dans ces cavernes que le fracas des eaux ne peut amortir. Ce qui en augmente l'horreur, ce sont les cris des oiseaux de nuit : le grand duc avec son huchon, épouvante le lièvre peureux, le chat-huant pleure et se lamente ; la chouette crie en tremblotant. Les savants affirment qu'autrefois ce cirque était la demeure de l'ours. On y a trouvé des ossements de ces pachydermes que les blaireaux et les renards retournent en vain ; ces os blanchis n'ont plus pour eux ni goût, ni saveur.

Autrefois les cavernes du cirque étaient habitées par des Bohémiens ou Zigeiners. 1) La tradition place à cet endroit des ateliers

1) Une note des archives de Delémont apprend qu'on croyait que ces Zigeiners ou Egyptiens étaient arrivés en Allemagne vers 1422, disant que leurs ancêtres avaient été expulsés d'Egypte.

à exécution, il fait venir secrètement le notaire et s'enquiert près de lui des formalités à remplir pour régulariser ce legs. Et ce n'est que lorsque tout est réglé qu'il s'en s'ouvre à son père.

— Lors même que Gauthier te survivrait, il ne consentira jamais à cette substitution, mon enfant, il tient trop à son nom pour l'abandonner, répond le banquier étrangement ému.

— Aussi n'ai-je pas l'intention de lui demander ce sacrifice, mon père, mais simplement d'accoler notre nom au sien : Lenorey de Verneuil... cela ne sonnera pas mal ! Le mari de ma sœur ne peut me refuser cette ultime satisfaction.

Le père presse son fils dans une affectueuse étreinte :

— Il ne peut être question de cela pour l'instant, mon cher Luc. Ne songe en ce moment qu'à te laisser soigner ; j'espère bien qu'un ou deux hivers à Alger auront raison de cet affaiblissement qui nous inquiète.

de forgerons mystérieux, de nains forgeant des armes maudites ou ensorcelées. En effet, ces Zigeiners ou Ziganes avaient toute facilité de cacher leur industrie dans ces cavernes ténébreuses. Pareille tradition se rapporte au trou des Hairolles, près de Montsevelier.

La Cuisine du Diable était encore un séjour de prédilection pour les sorcières. On les voyait danser le samedi soir à l'entrée des cavernes, sur les saillies des rochers, à la lueur de feux étranges, aux bruits d'instruments à cordes. Il faut remarquer que la musique du sabbat n'était jamais produite par des instruments à vent, mais par des guigernes, des guitares, des violons ou des symboissons.

Parfois le jour du sabbat on entendait un grand bruit de chiens, de chevaux et de cors, c'était la haute chasse du cavalier sauvage qui séjournait au Teufelskuchi. Comme présage de guerre, ces bruits se changeaient en cliquetis d'armes, en roulements de chars, en piétinements de chevaux. Toutefois ces hautes chasses et le sabbat deviennent rares au Teufelskuchi, comme partout ailleurs. Les incrédules prétendent que c'est depuis que les armes à feu détruisent les hôtes criards des forêts.

Les traditions du Teufelskuchi sont semblables à celles de Bretagne et de Suède. A l'instar des pays de la Scandinavie, on laissait encore, il n'y a pas si longtemps, une botte de foin sur les prés voisins pour nourrir le cheval noir de ce cavalier aux longues jambes et réputé sans tête. Il faut croire qu'il en est du cavalier et des sorcières du Teufelskuchi, qu'ils reculent, comme les

M. DE VERNEUIL A SA FILLE

Nous voici enfin arrivés au port après une traversée pénible pour notre pauvre Luc ; j'ai cru vingt fois que le cher enfant allait mourir entre mes bras. Nous sommes installés — Dieu sait seul pour combien de temps — dans une confortable villa à quatre façades, où notre malade peut jouir sans fatigue du premier rayon de soleil et respirer tout le jour l'air vivifiant de la mer. Le jardin est splendide, il y a en maints endroits des recoins d'ombre délicieux avec des échappées sur la mer qui ajoutent, à la beauté du site, toute la magie des vastes horizons. Ton frère semble reprendre un peu de vie. Ta mère s'illusionne, ce que je conçois ; car si je n'étais hanté par la terrible sentence prononcée par tous les médecins qui ont vu mon fils, je me laisserais moi-même aller à l'espérance. Hélas ! Luc ne s'y trompe pas, lui ; bien qu'il nous laisse rarement voir le fond de sa pensée, par maintes paroles à double sens, il semble

Feuilleton du Pays du dimanche 57

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Dans ses longues heures d'insomnies, il se dit qu'au chagrin de le perdre s'ajoutera pour son père le légitime regret de voir s'éteindre son nom ; et dans une pensée de double réparation, il songe sérieusement à léguer son nom à son beau-frère. Qui donc porterait plus noblement le nom de ses aïeux que cet être de cœur et de volonté qu'est Gauthier ?... Nul autre au monde, certes ! L'officier est digne entre tous de continuer la vaillante et noble lignée des de Verneuil. Luc sourit à ce projet. Il le regarde comme une inspiration venue d'en-Haut pour lui permettre de réparer le tort causé jadis à son ami ; et pressé de mettre son idée

lions d'Afrique, devant les progrès de la civilisation.

A. D.



Une gamelle

Cette histoire me fut contée par un ancien capitaine de mobiles bretons, dans le palais épiscopal d'un évêque breton et dont la devise, toute bretonne, était : *Bretoun Bepred* — Toujours Breton.

C'était en 1870. Sedan écrasé, Paris assiégé, Metz rendu. L'armée de la Loire se formait à la hâte de restes, de dépôts, de débris de troupes et avec les épaves d'une artillerie démontée. La France, s'il lui fallait mourir, voulait du moins mourir sur les champs de bataille. Il y avait de tout dans cette armée de la Loire : des mobiles, des mobilisés, voire des zouaves pontificaux.

On se battit bientôt à Baume-la-Rolande, Villepion, Loigny.

A Loigny, les mobiles des Côtes-du-Nord donnèrent fort et ferme. Parmi eux, un Quintinois de Quintin, petit garçon un peu naïf, mais énergique et affectueux. Il semblait avoir dans la tête un morceau de basalte et dans le cœur une touffe de bruyère. Il était l'enfant unique d'un modeste tisserand de toile assez pauvre, et d'une bonne femme qui, sur terre, ne voyait que son gars et, dans le ciel, que saint Thuriau, dont les reliques se trouvaient à Notre-Dame de Quintin.

Quand il lui fallut partir, au gars, ce fut une désolation du père et de la mère. Lui, trempait ses toiles de toutes les larmes de son corps ; elle, fatiguait saint Thuriau de toutes les prières de son âme. Quant au petit mobile, le morceau de basalte ne broncha pas dans sa cervelle, mais la touffe de bruyère embaumait. C'est pourquoi il embrassa tendrement ses parents et s'en alla très résolu.

Au régiment, on lui apprit à peu près ce que l'on put, on lui fit croire à peu près tout ce que l'on voulut, et, avec le flingot, le sac, la gamelle, le voilà, comme les autres, soldat dans l'armée de la Loire. Il se battit crânement et tout naturellement. Par exemple, cela avait bien changé autour de lui. Plus de *Pardons* où l'on danse, mais des mêlées où l'on s'égorge.

Plus de binioù qui nasille, mais des canons qui tonnent. Ajoutez à cela, et plus que souvent, la faim dans le ventre, les pieds dans

prendre à tâche de nous préparer à la séparation.

LE MÊME A LA MÊME

Ta dernière lettre nous a été douce, ma chérie. Luc en particulier a été ravi de la nouvelle que tu nous annonces, tu sais pourquoi ?

— Je m'en irai heureux si je puis presser dans mes bras l'enfant de Chantal ! nous disait-il hier. Je voudrais que ce fût un garçon ; Gauthier m'a promis de donner mes nom et prénom à son premier fils.

Le mieux éprouvé par notre cher malade au début de notre séjour ici ne se soutient pas. Il n'y a plus moyen de s'illusionner, le pauvre enfant baisse de jour en jour. Si vous voulez le voir encore, prenez le premier bateau en partance et venez, venez vite, sinon vous n'arriverez pas à temps.

Il est dur à un père de pouvoir se dire, près du lit d'agonie de son fils, qu'il meurt

la boue et la neige dans les reins. L'hiver commençait de bonne heure et s'annonçait dur.

La mère lui écrivait quelquefois. Dans ses lettres, beaucoup de bonnes paroles, mais jamais d'argent. Ils étaient dénués là-bas !

Mais cette pauvre mère, au récit de ces batailles en pleines balles, de ces couchées en plein air, de ces cuisines en plein vent, s'était mis dans l'idée — une idée fixe — d'avoir la gamelle de son gars, cette gamelle qui avait vu toutes ses misères et dans laquelle il avait mangé, bu, que sais-je ? Voilà qui serait, pour elle, une relique comme la relique de saint Thuriau. Pas une de ses lettres où, avec instance et insistance, elle ne demandât la gamelle.

Ce naïf Quintinois le conta — tout naturellement encore — à ses camarades.

— Ah bien ! merci ! Un détournement d'effets militaires, et le Conseil de guerre ?...

— Si on en achetait une autre, alors, on pourrait la remplacer.

— Oui, mais, de l'argent, en as-tu ?

— Non. Ça coûte-t-il gros, une gamelle ? Ses camarades, qui se moquaient un peu de lui, répondirent :

Dix francs au moins.

Dix francs ! Jamais de sa vie de mobile il ne les aurait, en économisant son sou par jour et ne buvant pas une goutte. Que faire ? Il voulait cependant et à la fin l'envoyer à la mère, cette fameuse gamelle.

Pour s'amuser, on lui dit :

— Ecoute : Nous te ferons la somme dans la compagnie. Il faut la gagner seulement. La compagnie te donnera deux francs par chaque blessure que tu recevras à la prochaine affaire.

— Ça y est, marché conclu, répondit le Quintinois. Que ne ferais-je pas pour la mère !

Il parlait très sérieusement. Ah ! la touffe de bruyère !

— Mais, si tu es tué ?

— Eh bien ! Vous l'enverrez tout de même, vous autres.

C'est égal, les Bretons sont comme les chênes, durs à crever. Les coups de hache ou les balles, ça ne tue pas l'arbre. Il en guérit.

On n'y pensa plus. Ce petit entêté y pensait toujours, lui. Ah ! le morceau de basalte !

Le 3 décembre, le temps était affreux. L'armée de Frédéric-Charles avait fait sa jonction avec celle du grand-duc de Mecklembourg, et cela entre Artenay et Cercottes.

Le village d'Artenay, en plaine plate,

peut-être par sa faute !... Mes enfants, je veux m'humilier devant vous, cela est juste et fait partie de mon expiation. Je vous l'écris, car votre respect filial, je le sais, ne me permettrait pas de prononcer de semblables paroles. Cependant il est vrai, rigoureusement vrai, que les parents répondent de leurs enfants devant Dieu et devant les hommes. « L'homme est dans l'enfant comme le fruit dans la fleur ». On n'y songe pas assez !... Ne l'oubliez jamais.

Ma chérie, si le ciel t'accorde des fils, n'oublie pas que pour être fructueuse l'éducation doit être à la fois forte et douce, austère sans dureté, tendre sans faiblesse. Mais pourquoi vous dis-je cela ?... Gauthier n'a qu'à se souvenir pour agir avec ses enfants comme ses parents l'ont fait avec lui.

Je te quitte. Luc m'appelle. Oh ! je frémis à la pensée qu'un dénouement fatal peut être si prochain. Le regard a encore une telle intensité de vie ! Se peut-il que

sans taillis ni forêts, sur une petite éminence, fut abandonné par les Français mitraillés à outrance. Ils occupaient encore les fermes d'Arblay et de Lagrange, et, au milieu de la route, le petit hameau de Croix-Briquet avec un maigre moulin à vent derrière. Trente pièces d'artillerie les prirent en flanc, et, sous la grêle de fer, il fallut déloger. Les ailes du moulin étaient déchirées, rompues, lamentables. En avant, seul, un petit mobile endiablé tenait bon. On le fusillait, on le bombardait, lui tout seul, et, à genoux ou debout, il faisait feu, lui tout seul aussi, contre l'armée et contre les canons.

Le capitaine des mobiles le vit de loin.

— Quel est cet enragé ? demanda-t-il.

On se mit à rire autour de lui, car on avait reconnu le Quintinois, et l'on s'était souvenu. Il tenait le marché. On le conta au capitaine, et le petit Breton venait de tomber. L'officier envoya quelques hommes pour rapporter son cadavre. La bravoure du soldat valait bien qu'on s'y risquât. Il était criblé de blessures et tout en sang, mais, bah ! il n'était pas mort. Il souriait, au contraire.

— Comptez maintenant, vous autres, dit-il, et ne me *carottez* pas, surtout. Il faut que je puisse acheter la gamelle.

C'était bouffon et c'était sublime. On le porta dans une voiture d'ambulance et l'on fila. En ce moment, les fuyards gagnaient Orléans où ils entraient en désordre, traversant la ville, traversant les ponts de la Loire jusqu'à l'autre rive avec ce cri :

— Les Prussiens arrivent !

Il fallut, à l'hôpital, que les camarades du blessé comptassent ses blessures, comme on compte les points d'une partie gagnée. Il en avait reçu partout, mais rien de cassé ni rien de très grave. On en compta dix. Ses camarades ne savaient s'ils devaient rire encore. Le capitaine — ce qu'il en restait, hélas ! — fit une collecte et apporta 25 francs au petit Breton.

Le capitaine survint sur ces entrefaites. Il cherchait son Quintinois.

— Mais, animal, ça ne coûte que dix ou quinze sous, une gamelle.

— Tant pis ! Pourvu que la mère l'ait, ce n'est pas cher payé.

Et elle l'eut, avec les 25 francs et même avec une médaille militaire qu'y ajouta le capitaine.

Après la guerre, le gars rentra à Quintin et, ma foi ! tout entier. La gamelle était là, avec la médaille, au-dessus du métier à toile.

ses beaux yeux se ferment si tôt, pour toujours, à la lumière d'ici-bas ? Que ne puis-je retrancher à mes jours pour ajouter aux siens !

Des mois ont passé depuis le départ de Luc pour le grand voyage. Plongée dans la douleur, sa mère n'a pas voulu entendre jusqu'ici parler d'éclaircir les voiles de deuil dont elle s'est enveloppée. Cependant, aujourd'hui pour la première fois depuis la mort de l'enfant bien-aimé, un sourire a passé sur ses lèvres : Chantal vient de donner le jour à un fils, et selon le désir de Luc, l'enfant a été enregistré à la mairie du huitième arrondissement, comme à l'église de la Madeleine dont les cloches sonnent à toutes volées pour la cérémonie du baptême, sous les noms et prénoms de : Luc-Gauthier Lenorcy de Verneuil.

FIN.